DE LA

N° 104.

MÉTHODE PERTURBATRICE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 21 juin 1826, pour obtenir le grade de Docteur en medecine ;

PAR MARIE-ÉDOUARD DELANGLARD, de Paris,

Département de la Seine.

Les médecins de tous les temps, désespérés de ne pouvoir avoir de succès dans les maux difficiles avec les moyens ordinaires, ont cherché à deviner si ce qui est capable de produire un grand mal, ne pouvait pas aussi faire quelque bien.

FODÉRÉ, Traité de la folie, t. 2, p. 377.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Président.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. LAENNEC, *Suppléant.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en cœrcice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Maisonnabe.
Breschet.	Moreau, *Examinateur.*
Capuron.	Murat, *Examinateur.*
Chomel.	Parent du Chatelet.
Cloquet aîné.	Pavet de Courteille.
Coutanceau.	Ratheau.
De Lens.	Richard.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Ségalas.
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.
Kergaradec, *Suppléant.*	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON AMI,

H. BOUVIER,

Professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

E. DELANGLARD.

DE LA

MÉTHODE PERTURBATRICE.

L'illustre *Barthez* (*Nova Doctrina de Functionibus naturæ humanæ*) a renfermé dans trois classes toutes les méthodes de traitement des maladies: les méthodes naturelles, analytiques et empiriques.

Les *méthodes naturelles* ont pour objet direct d'aider les mouvemens spontanés de la nature, qui tendent à opérer la guérison de la maladie.

Dans les *méthodes analytiques*, on décompose une maladie dans ses élémens; on attaque ceux-ci par des moyens directs et proportionnés, dans leur activité, aux rapports de force et d'influence qu'ils ont entre eux, afin que la nature puisse résoudre plus facilement cette maladie simplifiée.

C'est par des remèdes spécifiques ou autres dont l'expérience a démontré l'utilité dans des cas analogues, que la *méthode empirique* change en entier l'affection du principe de la vie qui constitue l'état morbide, et remplace cette affection par d'autres qu'elle imprime à ce principe, et qui le rendent susceptible de reproduire ses mouvemens naturels dans l'ordre qui entretient l'état de santé.

Cette division fondée sur l'observation judicieuse d'un praticien éclairé, embrasse d'une manière exacte toutes les méthodes curatives. La méthode perturbatrice n'est presque autre chose que celle que *Barthez* a nommée *empirique*. On peut, en effet, définir la perburbation une action quelconque produite dans l'économie animale,

y déterminant un trouble plus ou moins marqué, suivi d'un changement subit dans la marche de la maladie.

Historique.

L'histoire de la médecine ne nous apprend rien sur ce mode de traitement. En remontant aux temps les plus reculés, on voit l'art de guérir se borner à quelques topiques et à des oracles. On ne pratiquait la médecine que dans les temples; les prêtres y évoquaient leurs dieux qui dispensaient, disaient-ils, les maladies et leurs remèdes : s'ils guérissaient, c'était par des moyens qu'ils tenaient toujours secrets; s'ils échouaient dans le traitement, la faute en retombait sur le patient qui avait sans aucun doute trop irrité leurs divinités pour qu'elles permissent la guérison des coupables.

Nous n'avons donc rien pu savoir de ce qu'était la médecine dans ces temps de superstition : cependant nous avons quelques raisons de penser que la perturbation a été un des premiers moyens que les hommes ont employés. Il suffit de se figurer les premiers accès de folie qui ont atteint l'espèce humaine; de voir le premier délirant courant, se précipitant dans un fleuve et se trouvant guéri par cette secousse inattendue, pour croire que ce moyen a pu être tenté par d'autres hommes dans de mêmes circonstances. Ne devons-nous pas encore présumer que, lorsque l'empirisme n'avait rien acquis, qu'aucun remède n'avait été tenté, et que les malades étaient exposés à la vue des passans pour implorer d'eux des consolations ou des conseils, les hommes qui essayèrent les premiers à soulager leurs semblables, ne purent chercher de remèdes que dans ces grandes secousses de l'économie animale qui dûrent d'abord les frapper seulement; car l'homme de la nature, l'homme à l'enfance de la civilisation ne devait percevoir que les choses les plus palpables, et frappant ses sens le plus fortement? Et, certes, parmi tous les moyens curatifs, ceux que nous offre la méthode perturbatrice produisent sans contredit les effets les plus appréciables et les plus propres à frapper des âmes

neuves et grossières. Ainsi, qu'un homme atteint de quelque maladie ait été soumis, soit à de mauvais traitemens, soit à de fortes sensations morales, comme une frayeur mortelle ou une joie des plus vives et des plus inattendues, et que son mal ait cédé dans ces circonstances, les observateurs les plus simples auront pu remarquer le fait, et chercher à employer des moyens à peu près semblables dans des cas analogues.

Il reste encore des traces de cette perturbation conseillée par les premiers individus supposés médecins. *Apollon* n'institua-t-il pas le saut de Leucade pour guérir de l'amour?

Chez les Égyptiens, la manière d'isoler les malades dans les temples, de les y soumettre à des jeûnes prolongés, et de leur faire apparaître leurs divinités, n'était-ce pas une perturbation morale?

Les Grecs, après les Égyptiens, secondaient, par leurs oracles, leur traitement secret; et ces oracles produisaient au moral une sensation qui pourrait bien passer pour une perturbation. Les Romains, les Arabes, les Gaulois, l'école d'Italie ensuite, ont signalé les bons effets de cette méthode, et l'ont conseillée et préconisée dans les maladies qui leur résistaient le plus.

Au rapport de beaucoup de voyageurs, des sauvages, hommes de la nature, et à peine au premier degré de la civilisation, soumettaient leurs vieux pères, lorsqu'ils devenaient infirmes, aux coups, à l'immersion, à certaines tortures. Ils n'avaient acquis, sans doute, ces seuls moyens curatifs qu'ils possédaient, que par quelques observations des bons effets de la perturbation : tels sont les motifs qui me portent à croire que ces moyens ont dû être les premiers qui se soient présentés aux premiers médecins.

De la méthode perturbatrice en général.

Quelles bornes donner à la médecine perturbatrice? Jusqu'où doit-on en étendre l'acception dans la médecine agissante rationelle? quelle différence doit-on faire de celle-ci avec elle?... Voilà ce qui réclame-

rait d'autres moyens que les miens. Mes savans maîtres daigneront-ils m'aider dans une tâche aussi difficile, me guider sur une route aussi peu frayée, ne me tenir compte que de ma bonne volonté, et me savoir gré d'indiquer à une plume plus exercée un sujet neuf et d'un grand intérêt?

La différence que je chercherai a établir entre elle et la médecine agissante rationnelle, c'est que celle-ci marche d'après des données fixes, des indications déterminées à un résultat prévu; quand l'autre, dans un cas urgent, dans une maladie tendant toujours à une fin funeste, provoque à tout prix, par toutes les voies praticables, une puissante diversion dont on ne peut souvent prévoir les effets : *remedium anceps melius quam nullum.* Les moyens perturbateurs n'agissent pas directement sur la maladie, ils n'atteignent pas d'abord la première cause morbide; mais quand celle-ci est ou inconnue, ou inattaquable, et que le danger est grand, par les secousses générales qu'ils impriment à toute l'économie, ces moyens parviennent à donner une autre tendance à la nature, une autre marche à la maladie. Au contraire, les moyens employés par la médecine rationnelle s'adressent directement à la cause de la maladie ou à la maladie elle-même.

Cette distinction n'est cependant pas si tranchée qu'elle ne laisse encore dans la manière d'agir de tous ces moyens des points de contact bien nombreux : l'action des saignées, des sinapismes, de l'émétique dans l'apoplexie par exemple, est bien dirigée vers la cause de la maladie, la stase du sang dans l'encéphale, et sa tendance à se porter vers cet organe; mais elle produit aussi cette diversion qui est propre à la perturbation. Rien n'est plus perturbateur qu'un purgatif drastique donné dans certaines hydropisies; et cependant l'effet a été prévu, les règles sont établies pour son administration, la médecine rationnelle y préside. Est-ce par son effet perturbateur, ou en neutralisant le principe délétère, que le kina suspend et arrête dans les fièvres intermittentes pernicieuses un accès qui allait terminer les jours du malade? Je serais tenté de croire que nous

nommons perturbateurs des moyens qui, plus tard mieux connus, et appréciés plus au juste, deviendront des ressources de la médecine rationnelle.

Pour expliquer l'action de la perturbation, je serai forcé d'invoquer la corrélation de tous nos organes entre eux, leur enchaînement et la sensation sympathique qu'ils éprouvent dès que l'un d'eux est affecté gravement. C'est là le lien de la vie; c'est ce qui produit l'harmonie que nous voyons régner dans tous les corps organisés; c'est par-là aussi que se développent et qu'on peut expliquer les maladies générales; c'est ce qui peut faire comprendre l'effet perturbateur. Dès qu'une lésion, dans un organe, a pu produire un trouble général, on conçoit facilement qu'en affectant fortement tel organe ou tel système d'organes, on obtient le même résultat, on détermine une secousse capable de troubler la marche que va déployer la maladie. La perturbation rentre donc dans ce précepte du père de la médecine : *Duobus doloribus simul obortis non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.* (§. 2. aphor. 46.)

Ce grand enchaînement général, cette belle sympathie de tous les systèmes d'organes n'exclut cependant pas une certaine vie propre à chaque organe et indépendante de chacun d'eux, qui nous explique les maladies bornées ou locales; ce qui pourra faire comprendre une perturbation directe et bornée à la partie qu'elle touche : l'action du feu sur un point de la peau où serait prêt à s'étendre un anthrax gangreneux peut bien donner une idée de cette perturbation.

Cette manière d'envisager la perturbation la fait diviser naturellement en générale et en locale : générale, celle qui porte son action sur des systèmes d'organes, ou sur toute l'économie; locale, celle qui se borne aux parties qu'elle touche, celle qu'on oppose à l'absorption des virus, au développement des caries, des tissus contre nature, etc.

On peut encore la distinguer en *perturbation excitante, tonique*, celle qui convient pour combattre les maladies nerveuses, les affections morales, etc.; ce qui comprendra tous les médicamens toni-

ques capables de produire une secousse notable, tous les exercices propres à développer les forces, toutes les passions gaies, toutes les affections douces, etc. : et en *perturbation débilitante*, qui peut réussir dans certaines inflammations, dans les cas d'irritation ou d'excitation trop forte d'organes y appelant et y concentrant toute la vie. On l'obtient par les moyens qui peuvent produire de grandes et fortes évacuations, par les passions sombres, les affections tristes.

C'est, je crois, à notre état social que nous devons la nécessité d'user, dans certains cas difficiles, de ces moyens énergiques qui, remplaçant un instinct perdu, peuvent amener une issue heureuse quand on ne devrait en attendre qu'une funeste. Si la nature, en effet, suffit à tous les animaux sauvages, dans presque tous les cas, pour les faire arriver au terme ordinaire de leur carrière ; si, dans les circonstances les plus difficiles comme dans les plus simples, elle leur suffit encore pour amener la guérison ; c'est que la nature chez eux n'a été ni étouffée, ni épuisée, ni pervertie comme chez nous, qui avons, par nos habitudes sociales, remplacé ce tact, cette sensibilité organique des animaux par une sensibilité morale exquise, guide bien moins sûr que le premier, et la source de tant de maux qui réclament impérieusement la perturbation : *cancer*, *phthisie*, *intermittences*, *affections nerveuses*, *maladies chroniques*, etc., dont sont affranchis les animaux non domestiques.

Pour prouver combien il est rationnel d'user de ces moyens curatifs, j'en indiquerai la source dans l'observation de la nature : la fièvre, le délire, les convulsions ne sont-ils donc pas des secousses naturelles, des efforts de l'organisme tendant à rappeler l'équilibre perdu ? Dans les crises des maladies, dans l'effet produit par l'apparition d'une fistule à l'anus pendant le cours d'une phthisie, ne pourrais-je voir la perturbation naturelle, celle à laquelle sont soumis les animaux et que nous ressentons aussi ?

D'après tout ce que je viens de dire de cette méthode, et de la manière d'agir des moyens qu'elle emploie, il est évident qu'elle ne peut constituer une méthode médicale générale, ni un système habituel

de médecine ; elle offre des moyens thérapeutiques qui ne sauraient convenir dans tous les cas. Si, dirigés par des mains habiles, ils peuvent avoir les plus grands succès dans les circonstances difficiles, ils deviendraient pernicieux dans celles de l'homme qui soumettrait toutes les maladies à une fatale perturbation : gardons-nous donc d'une méthode perturbatrice exclusive, comme d'un système antiphlogistique ou purgatif absolu.

Moyens de perturbation.

On peut classer les moyens de perturbation en ceux qui portent leur action sur nos organes, moyens physiques ; et ceux qui agissent sur les facultés intellectuelles, moyens moraux.

Moyens physiques. Je rangerai d'abord dans cette classe tous les médicamens capables de produire une grande action : 1° les purgatifs drastiques. L'antiquité nous donne encore l'histoire du berger Mélampe, qui guérit avec l'ellébore les filles du roi Prœtus, délirantes, se croyant transformées en vaches, et beuglant à la manière de ces animaux. (Histoire de la médecine, par *Daniel Leclerc*, 1.re partie.)

2° Les émétiques que *Celse* recommande dans la manie gaie, et qui, dans beaucoup d'autres affections, produisent une perturbation héroïque : *croup*, *apoplexie*, *certaines diarrhées.*

3° Les saignées, le kina, les sinapismes, les vésicans, le moxa ; on a employé ce dernier avec un grand succès pour arrêter des vomissemens opiniâtres, en le faisant appliquer sur l'épigastre.

4° Le cautère actuel agissant souvent héroïquement sur les tissus accidentels, arrêtant les caries désastreuses, et conseillées par *Avicènes*, les Arabes et *Dehaen*, dans la folie.

5° L'ustion, dont le docteur *Dubuisson* a rapporté les bons effets dans le cas de stupeur maniaque. (Journal de médecine de *Leroux*, t. 33, p. 89.)

6° Vient se joindre à ce groupe la grande classe des moyens qui,

agissant sur l'économie et lui imprimant une forte commotion physique, peuvent amener de grands résultats, elle comprend :

Le mal de mer dont *Fodéré* a reconnu l'efficacité dans les aliénations ;

L'immersion faite de très-haut et à l'improviste dans la mer ou dans une eau froide quelconque. *Van-Helmont*, *Baglivi*, *Boerhaave*, ont recommandé ce moyen dans la folie et la rage.

Fodéré conseille, dans la folie et la manie, l'emploi de machines mécaniques propres à imprimer, aux personnes que l'on y soumet, de fortes secousses ; des mouvemens brusques, rapides et insolites, imitant les grandes chutes. La machine rotatoire de *Masson-Cox*, dont on se trouve très-bien à Berlin, lui paraît avoir atteint ce but, et les vomissemens qu'elle procure sont très-salutaires, selon lui, dans la manie.

Les machines électriques appartiennent encore à cette classe ; leur emploi, bien que M. *Gastaldy* en ait retiré peu d'effet sur les aliénés de Charenton, ne doit pas être rejetté ; et, dans des temps plus opportuns, des circonstances mieux choisies, elles pourront amener de plus heureux résultats. Elles produisent en outre de grands effets dans les névroses et certaines paralysies. *Dehaen* nous cite beaucoup d'observations de succès dans ce moyen dans les convulsions, et notamment dans la danse de *Saint-Guy*.

Je placerai à côté de ces moyens l'acupuncture et l'électro-puncture, dont l'action, quand elle est marquée, est une vraie perturbation.

La castration, enfin, qui a été conseillée par quelques auteurs dans le traitement de la folie, et notamment par *Félix Platen* (*Prax. med.*, lib. 1, cap. 3), ne pourrait être placée que dans cet ordre de moyens, si elle n'était repoussée de tous les sages praticiens. On ne peut comprendre son action, en effet, que par le changement total qu'une telle opération amènerait dans la manière d'être du principe vital.

Il est encore des moyens physiques que je nommerai *moyens per-*

turbateurs négatifs. Ils consistent dans la privation des choses les plus nécessaires à l'entretien de la vie, ou de celles pour lesquelles une tendance ou une appétence sont le plus marquées. Ils ne sont pas moins énergiques que les premiers. La privation de l'air, des alimens, du mouvement, des choses prises par habitude, et le changement dans ces habitudes, pourront produire cet effet.

L'asphyxie surtout est un moyen très-énergique que *Baglivi*, *Boerhaave* et *Fodéré* conseillent. On peut en tirer un grand parti dans la folie et la rage.

Moyens moraux.

Ils sont tous de la plus grande énergie, d'une grande efficacité, et aussi nombreux que le sont nos passions.

Quoi qu'en dise *Fodéré*, quoiqu'il blâme l'opinion des idéologistes, MM. *Helvétius*, *Cabanis* et *Pinel*; qu'il donne des observations d'insuccès de ces moyens; et qu'à l'appui des raisons qui le portent à croire que le traitement moral seul ne suffit pas dans la folie, il rapporte l'opinion de *Cœlius*, qui, s'opposant à ce qu'on soumette les fous à l'influence de la *compagnie des belles femmes* et de la *musique*, prétendait que ces moyens ne pouvaient agir sur des êtres hors d'état de comprendre; je pense, avez les savans maîtres que je viens de nommer, que les moyens moraux peuvent souvent suffire dans ces cas; qu'ils ont une très-grande action dans beaucoup d'autres, et que c'est une des sources les plus fécondes où le médecin puisse puiser.

Que de faits ne pourrais-je rapporter à l'appui de cette opinion! Le fils de Crésus, sourd-muet de naissance, à l'idée de voir mourir son père sous le glaive d'un soldat, acquiert en un instant des facultés que rien n'avait pu développer, et s'écrie : *Arrêtez, c'est Crésus!*

Sauvages nous rapporte l'observation d'un exstatique qui résista à tous les moyens physiques, et que des paroles de consolation firent revenir à lui. (*Sauvages*, obs. méd., liv. 1, cap. 22.)

Voullone dit que la crainte et l'espérance sont presque les seuls secours efficaces contre la manie; il conseille de chercher dans la modération des mouvemens de l'âme, les vrais remèdes de toutes les maladies qui n'ont d'autre principe que le désordre de ces affections; il voudrait qu'on pût observer avec justesse quelle espèce et quel degré de changement chaque passion opère dans la machine animale. Cette grande tâche, un de nos plus illustres maîtres l'a entreprise, et sa Physiologie des passions peut nous aider à connaître les grands effets des secousses morales.

Pour indiquer les moyens moraux de perturbation, je n'aurai donc qu'à énumérer les passions auxquelles nous sommes asservis. La peur tiendra la première place; seule elle fait un grand nombre de cures, j'en citerai quelques-unes plus bas. La colère, la jalousie, l'ambition, peuvent occuper l'esprit assez fortement pour amener une puissante diversion Des sensations plus douces et non moins actives pourront encore nous prêter leur action perturbatrice; la joie, les affections tendres, l'espérance, les distractions, l'impression des spectacles, de la musique, les voyages, la lecture d'ouvrages bien choisis, certains jeux, les exercices gymnastiques, le magnétisme animal, dont on ignore encore l'action physique, mais qui agit si fortement au moral, pourront être très-efficaces dans des cas que nous passerons en revue tout à l'heure.

Il était assez juste, dirai-je avec *Voullone*; « que, des passions, « de ces causes des grands ravages de notre machine, de cette source « de destruction, il découlât aussi quelques moyens de conservation; « et que tout changement, qui dans certaines circonstances est mor« bifique, pût dans des circonstances contraires devenir salutaire. » (*Voullone*, Mémoire de l'académie de Dijon, 1776.)

Emploi de la méthode pertubatrice.

Tous les moyens que je viens d'énumérer, par l'action très-forte qu'ils portent sur l'économie animale, peuvent être ou très-avanta-

geux ou très-nuisibles ; il est donc urgent de bien distinguer les cas où l'on doit les employer ou les rejeter.

Dans les maladies aiguës, dans celles qui n'affectent pas d'organes essentiels, et qui ne portent pas une grande atteinte à la machine, la perturbation est ordinairement contre-indiquée, sauf les cas que nous excepterons dans l'instant. Elle est, au contraire, d'une grande utilité dans les maladies chroniques : la secousse qu'elle imprime détruit l'habitude morbide, et triomphe le plus souvent des accidens qui avaient résisté à tous les autres moyens.

Dans les inflammations, elle n'est applicable que dans les cas où la maladie atteint des organes trop importans à l'entretien de la vie, trop considérables, ou d'un parenchyme trop délicat, pour qu'ils puissent supporter le travail inflammatoire sans courir de plus grands risques que ceux que la perturbation laisserait après elle.

C'est ainsi que, par une puissante diversion dans l'encéphalite, l'arachnitis, la pneumonie, la péritonite, la métrite, l'hépatite, on peut prévenir les accidens funestes qu'amèneraient ces maladies abandonnées à elles-mêmes. Les grandes évacuations sanguines sont les moyens perturbateurs préférés dans ces cas.

On emploiera encore cette méthode avec succès dans les inflammations essentiellement gangreneuses ; elle est héroïque dans les anthrax, le charbon, la pustule maligne ; la cautérisation arrête à merveille les progrès du mal. Dans l'angine gangréneuse, elle pourrait être tentée, et la perturbation locale aussi bien que celle dont l'action est générale, pourraient influer heureusement sur cette terrible maladie. Plusieurs praticiens on fait avorter à son invasion l'érysipèle phlegmoneux par une sorte de perturbation qu'ils ont obtenue en comprimant fortement et très-également le membre malade.

Dans tous ces cas où la perturbation est indiquée, c'est au début de la maladie qu'on doit employer les moyens qu'elle présente.

Elle change d'une manière très-salutaire encore le mode inflammatoire de certains ulcères chroniques, qui ne tendaient à rien

moins qu'à une dégénérescence fâcheuse; la cautérisation alors est le moyen indiqué.

D'autres phlegmasies réclament encore le même mode de traitement. L'inflammation couenneuse qui s'empare de la muqueuse bronchique dans le croup, n'amène que trop souvent la mort des enfans qu'elle atteint, si une prompte et heureuse perturbation que produisent les vomitifs et les évacuations sanguines employés de bonne heure, ne prévient la suffocation qu'on doit redouter.

Le catarrhe suffocant des enfans et des vieillards, réclame aussi les mêmes moyens, et c'est promptement qu'on doit y avoir recours.

Le rhumatisme chronique se guérit souvent par des médications violentes capables de ne produire qu'une forte perturbation. Je lisais dernièrement dans un ouvrage périodique, l'observation d'une rhumatisante presque percluse de tous ses membres, qu'un charlatan guérit radicalement; il l'avait mise dans un bain très-chaud, dont on avait élevé la température jusqu'à 36 et 40 degrés de Réaumur; il l'avait laissée assez long-temps dans ce bain pour que l'apoplexie menaçât; on la saigna, les accidens disparurent, et avec eux les douleurs et les engorgemens causés par le rhumatisme. D'autres remèdes préconisés dans ces cas, comme l'administration de l'ammoniaque à l'intérieur, etc., rentrent tous dans cette espèce de médication.

La goutte, cette maladie si rebelle à tous les remèdes, est souvent combattue avantageusement par ces moyens. La perturbation physique et morale lui convient. *Tissot*, dans ses anecdotes médicales, nous rapporte l'histoire du marquis de Marignac, qui souffrait de la goutte depuis fort long-temps, et qui, au siège de Sienne, en 1555, fut guéri de cette maladie par la frayeur que lui causa un boulet. Tous les remèdes si vantés contre la goutte, qui ont été long-temps des secrets pour les médecins, n'étaient que des moyens de perturbation; les purgatifs drastiques, des sudorifiques très-actifs en font presque toujours la base.

Dans toutes les autres inflammations, la perturbation n'est pas

ndiquée; on a vu, au contraire, les accidens les plus fâcheux suivre des répercussions, des métastases d'érysipèles, d'inflammations cutanées, d'angine, etc., qu'avait produites une perturbation hasardée. L'érysipèle du cuir chevelu causé par l'insolation, est peut-être celui qui contre-indique le plus ce moyen. J'ai vu, dans les landes de Bordeaux, un jeune homme qu'un coup de soleil avait ainsi atteint dans les sables brûlans de ces régions incultes, chez qui des feuilles de nénuphar, sortant d'une eau très-froide, appliquées sur le crâne, déterminèrent une encéphalite qui l'enleva.

Dans les fièvres éruptives, la perturbation ne peut qu'être fatale; si l'éruption est confluente, on peut très-bien en modérer la force; mais troubler le mouvement exanthématique, c'est vouer le malade à la mort.

Dans les fièvres graves, dans celles où l'on ne pourrait trouver le point de départ de la maladie dans aucune altération matérielle d'organes ou de systèmes d'organes, et dans lesquelles par conséquent on ne saurait diriger rationnellement vers aucun de ces organes les moyens thérapeutiques, la méthode perturbatrice paraît propre à modifier avantageusement le système nerveux, dont les fonctions sont alors toujours profondément lésées, et si l'on peut admettre dans ces circonstances une altération des fluides, la secousse qu'imprimerait cette médication pourrait peut-être influer favorablement sur leur état.

Dans le typhus, quelques auteurs ont conseillé, au début de la maladie, de provoquer une secousse par le vomissement, la croyant capable de faire disparaître les accidens commençant déjà à se manifester. Ce moyen pourrait peut-être être tenté lors de l'invasion de la maladie; mais lorsqu'elle a parcouru ses premières périodes, la perturbation ne peut que devenir funeste, et doit faire place à une sage expectation; cependant les moyens moraux pourraient encore avoir beaucoup d'effet.

Dans la peste, cette maladie désastreuse, le plus souvent au-dessus de toutes les ressources de l'art, qui moissonne des villes et des

armées entières, la perturbation a réussi quelquefois. On trouve une observation de succès de ce moyen dans l'histoire des armées d'Orient.

« Au lazaret de Boulack, un artilleur pestiféré, déjà atteint de bubons et d'un charbon gangréneux, échappe à la surveillance des gardes, et, dans un moment de délire, se précipite dans le Nil; on ne le retire qu'au bout d'une demi-heure, on triomphe de l'asphyxie, et ce malade est le seul qui guérisse dans le lazaret. »

Dans toutes les maladies contagieuses et épidémiques, la perturbation morale secondera parfaitement, je pense, le traitement qu'on devra employer. Relever alors le courage abattu, dissiper la frayeur, dont l'action suffit pour faire développer la maladie; c'est placer les individus atteints ou menacés dans de très-heureuses circonstances. La peur, en effet, par le propre de son action concentrique des forces vitales, amène une débilité, une susceptibilité qui dispose singulièrement à toutes les fièvres graves et à la contagion. Dans ces cas, le médecin, par sa contenance ferme sans dureté, tranquille sans insouciance, assurée sans affectation, pourra faire passer dans l'esprit de ses malades une sécurité convenable, et les disposera parfaitement à le seconder dans le traitement curatif. La contenance calme et le beau dévouement de M. *Des Genettes*, en Egypte, n'ont-ils pas produit une forte et heureuse perturbation morale, et n'ont-ils pas sans doute sauvé plus de soldats que tous les moyens préconisés contre la peste?

Lorsque, dans les fièvres intermittentes, on a satisfait aux indications qui se sont offertes, que la fièvre persiste et qu'elle résiste, comme on le voit quelquefois, à l'action du quinquina, action qui peut être considérée comme perturbatrice; d'autres moyens de perturbation réussissent souvent. On cite des milliers d'exemples de fièvre coupée par la peur, la joie, une forte distraction, une grande course, l'ivresse; ce dernier moyen a réussi dans tant de circonstances, que, dans les pays marécageux, où ces maladies sévissent le plus, les habitans de ces contrées n'en emploient guère d'autres pour se guérir. J'ai saigné un

homme atteint d'une fièvre intermittente, qui, après avoir résisté à tous les médicamens, disparut complètement à l'occasion d'un incendie que ce malade travailla à éteindre.

Aucune maladie ne réclame plus la méthode perturbatrice que la nombreuse série des affections nerveuses. Le succès qu'on retire de son emploi, l'embarras qu'on éprouve pour diriger des remèdes directs vers des organes dont on ne comprend pas encore le mode d'action, nous porte à ne tenter que les moyens qu'elle présente. Aussi tous les antispasmodiques puisés dans les substances excitantes, diffusibles, ne sont-ils capables que d'une action perturbatrice; les vésicatoires appliqués sur les régions où une névrose sévit le plus horriblement, n'agissent-ils qu'en imprimant une autre sorte de douleur, qu'en modifiant, qu'en troublant la sensation morbide, etc., etc.

Dans toutes les maladies de cette classe, comme dans la plupart de celles dont nous venons de parler, c'est, à l'invasion, que l'on doit recourir à la perturbation, si on veut la voir couronnée de succès; il est cependant des cas, je les indiquerai tout-à-l'heure, où elle a réussi, bien que le mal soit déjà ancien. C'est surtout pour combattre les accidens nerveux qui surviennent par accès ou par attaques, que convient cette perturbation promptement produite. Ainsi, lors des avant-coureurs d'une attaque d'hystérie, d'épilepsie ou de catalepsie, au retour d'une névrose, dès le développement d'une convulsion, à l'invasion du tétanos, il est bon d'employer certains moyens perturbateurs capables de prévenir l'accès : l'ammoniaque pris à l'intérieur, en appelant toutes les forces vitales à la périphérie, en empêchant leur concentration vers les centres nerveux, pourrait bien produire cet effet. C'est ce que j'ai tenté chez un enfant qui, depuis deux ans, avait des convulsions reparaissant tous les deux ou trois jours. Quinze gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau ont toujours ramené le calme, quand j'ai pu administrer le médicament à temps. Mais ce moyen ne m'a paru que palliatif; et la cause de la maladie persistant, j'ai vu reparaître les convulsions. Il faut donc

ne regarder ce moyen que comme propre à empêcher un accès ; la maladie exige d'autres soins. Ainsi, dans l'épilepsie, la catalepsie, l'hystérie, on doit songer à remplir toutes les indications qui se présentent; et une des plus pressantes, sans doute, est de calmer le moral. Toutes ces affections, en effet, y laissant une empreinte fâcheuse qui dispose notablement à la reproduction des accidens, on devra s'attacher à dissiper la crainte du retour des attaques, à occuper fortement l'esprit, à le tenir sous l'influence de la crainte ou de la menace. Tout le monde sait quel parti *Boerhaave* a tiré de ce moyen, et comment il a guéri de l'épilepsie les enfans de l'hôpital de Harlem.

M. le professeur *Laennec* a suspendu pendant long-temps les attaques d'épilepsie chez une jeune fille, qu'il menaça du fer rouge sur le pied à l'apparition du premier accès.

Une femme hystérique dut la disparition de sa maladie, à l'idée qu'elle se forma que ces sortes d'affections n'attaquaient que des femmes stupides, et à la crainte de passer pour telle.

Dans la catalepsie, le magnétisme animal, par son action sur le moral probablement, a produit beaucoup de soulagement, l'éloignement des accès, et la diminution de leur force et de leur durée.

La perturbation morale convient seule pour combattre la mélancolie, l'hypocondrie ; les passions gaies, les distractions, les voyages, l'impression de la musique réussissent souvent en pareil cas. Dans la dernière de ces affections, on remarque encore une idée fixe, qu'il faut détourner. On y parviendra plutôt en flattant d'abord la manie du malade, en feignant de croire à l'histoire de tous ses maux, qu'en cherchant à lui démontrer la fausseté de ses idées ; on s'emparera par-là de son esprit ; on captera sa confiance, et alors, en l'occupant beaucoup des détails d'un traitement minutieux et long, en lui prescrivant des voyages dont on saura lui cacher le but ; on ramènera son esprit à une bonne direction, on le débarrassera de tous ces maux qui, pour être imaginaires, n'en font pas moins souffrir.

On devrait encore traiter heureusement la nymphomanie, le sa-

tyriasis par les moyens de perturbation morale. L'abus des plaisirs vénériens, le goût des ouvrages érotiques, l'idée fixée vers des objets lubriques sont les causes les plus communes de ces maladies. Une forte préoccupation ne pourrait-elle distraire de ce désir immodéré du coït? des passions toutes différentes ne pourraient-elles remplacer ces goûts effrénés? et le traitement ordinaire, presque toujours insuffisant, n'offrirait-il pas alors quelques chances de succès?

La perturbation et physique et morale triomphe souvent des névroses; le vésicatoire, conseillé par *Cotugno* dans la goutte sciatique, réussit souvent en produisant cette action. J'ai observé dans la même affection une très-heureuse diversion produite par la musique. L'action de l'acupuncture dans toutes les névroses me paraît encore être due au trouble qu'elle amène dans tous le système nerveux. Les accidens qui suivent souvent cette opération m'ont prouvé cette assertion. J'ai vu une fois la digestion s'arrêter complètement, et des vomissemens opiniâtres survenir chez une jeune dame après l'introduction de l'aiguille dans la cuisse, quoiqu'elle n'eût causé aucune douleur, ni aucune sensation au moral.

C'est dans la manie, la folie et le délire que les moyens de perturbation sont le plus indiqués. Ces sortes de maladies, toujours dues à une altération plus ou moins grave de l'encéphale ou de ses fonctions, ou à des affections morales profondes, ou désordonnées, ne réclament que la répression de ces mouvemens, ou une secousse quelconque capable de modifier la manière d'être du cerveau. Quelle autre sorte de traitement pourrait-on employer pour atteindre cet organe.

Celse, *Avicennes* et les médecins arabes observèrent que les fous étaient accessibles à la crainte, et que par les coups, les menaces et les mauvais traitemens on pouvait régler leur imagination; aussi conseillent-ils ces moyens dans l'aliénation. *Avicennes* (*lib. Canon*, p. 202) conseille encore le fer rouge dans le même cas, et *Dehaen* rapporte plusieurs cures de folie obtenues par l'ustion du crâne

(*Ratio medendi*, t. 2, p. 197). *Van-Helmont* (*demens idea*, p. 286), *Boerhaave* (Comment. aphor. §. 1120, 1121, 1123) et *Fodéré*, dans son Traité du délire, recommandent beaucoup l'immersion, la submersion et l'asphyxie. Ce dernier auteur nous donne à ce sujet une observation assez remarquable :

« Un marchand de Londres, atteint d'une manie triste, après des « revers qu'il avait éprouvés, attenta plusieurs fois à ses jours, et en « définitive, il se pendit dans son grenier. On ne coupa la corde « que vingt minutes après, et *Thorston* procéda à l'insufflation ar- « tificielle et le rappela à la vie en peu d'heures. Le lendemain le « maniaque n'eut aucun souvenir de ce qui s'était passé la veille, et « fut guéri de l'envie de se tuer et de la manie dont il était atteint. » (Annales de littérat. méd. étrangère, t. 7, p. 323).

Le même auteur préconise aussi dans ce cas les machines propres à imprimer de grandes secousses, il rapporte les bons effets de la machine de *Masson-Cox* et des vomissemens qu'elle procure. Ces grandes secousses peuvent quelquefois réussir ; j'ai été à même d'observer l'heureux effet d'une chute très-forte chez un maniaque.

Etant chargé en octobre 1823 du service des prisons de Burgos, je fus appelé pour un homme engagé dans les compagnies de muletiers, détenu pour passer devant un conseil de guerre, il était atteint depuis quelques jours d'une manie sombre, il parlait peu, refusait souvent les alimens, devenait plus agité la nuit, et ne voulait pas être conduit le jour au promenoire général. Il échappa un instant au geolier, se procura un couteau, et s'en donna douze ou quinze coups dans la poitrine. Ce fut alors que je le vis ; après avoir sondé les plaies, je les jugeai toutes peu dangereuses, aucune n'étant pénétrante. Je fis porter cet homme à l'hôpital Militaire ; je l'y pansai, lui fis une forte saignée, et le recommandai à la surveillance des chirurgiens, des infirmiers, de ses camarades même. On questionna ce malheureux, il garda un silence opiniâtre et parut toujours plongé dans la mélancolie ; on ne crut cependant pas devoir le garder à vue, la ma-

nière dont il s'était blessé, le peu de profondeur des plaies, ne laissant à personne de ceux qui l'entouraient l'idée qu'il avait réellement voulu se détruire. Une demi-heure après son pansement, il se leva tranquillement, feignit de se promener, monta au deuxième étage, se précipita sur le pavé de la cour de l'hôpital. On l'y ramassa non évanoui : il n'avait qu'une plaie contuse au crâne, pas de fractures, quelques contusions à l'épaule, au coude, et un poignet un peu foulé. On le reconduisit à son lit : il marcha assez facilement, nous parla pour la première fois, nous assura qu'il n'attenterait plus à ses jours. Je fis une seconde saignée d'une livre pour éviter les suites d'une chute aussi violente, il ne voulait pas qu'on l'attachât, promettant d'être dorénavant tranquille, et de fait, le lendemain, il nous parut si calme qu'on le débarrassa des liens qui le chargeaient ; il fut complètement guéri de sa manie, et quinze jours après il rentra à la prison pour y attendre son sort.

La perturbation morale n'est pas moins puissante dans le traitement des aliénés. On pourra tirer un très-grand parti des paroles de consolation et quelquefois de la menace, du changement d'habitude, d'habitation, de l'influence de la musique ; malgré ce qu'en peut dire *Cœlius*, qui aurait dû, avant de nier l'efficacité de ce moyen, mieux observer, et lire au moins l'histoire, où il aurait vu David calmer les fureurs maniaques de Saül par les charmes de sa lyre. De plus, presque tous les fous suivent assez bien et avec beaucoup de justesse certains raisonnemens : leur aberration mentale ne porte souvent que sur un point, un objet, une idée. Dans ce cas, en évitant d'abord ce sujet de démence, en occupant l'esprit des aliénés de choses simples, de raisonnemens justes et droits, en appliquant le plus de méthode possible à la liaison et à la conséquence des idées qu'on leur soumettra, on pourra peut-être rappeler quelque rectitude dans leurs pensées, attaquer avec plus d'avantage l'objet de leurs faux raisonnemens, les forcer enfin à diriger leurs idées d'après un jugement droit et une saine et simple logique.

La paralysie a cédé très-fréquemment à toutes sortes de moyens de

perturbation. J'ai vu chez de jeunes sujets l'application d'un moxa rappeler le mouvement et le sentiment dans un membre. De fortes et fréquentes saignées, des purgatifs drastiques employés à l'invasion de la maladie ont souvent réussi. L'électricité a été employée avec succès, et il serait important que maintenant on négligeât moins ce moyen avec lequel *Dehaen*, *Mazais*, *Desauvages*, *Gardane*, *Cullen*, *Haller*, *Maudui* *Cavallo*, l'abbé *Sans*, *Sigaud Delafond* ont opéré mille guérisons dans les cas de paralysies les plus rébelles. Ce moyen a réussi encore à *Wilkinson*. *Hay*, *Vestius*, disent qu'il leur a réussi souvent. M. *Floyer* a gueri deux fois la goutte sereine par ce procédé; le physicien *Saussure* a opéré la cure d'une amaurose que portait la nommée Noyer, et l'a traitée par des commotions appliquées de la région occipitale au globe de l'œil. Ce traitement est conseillé par *Cavallo*; cependant l'électricité par étincelles a paru préférable à plusieurs auteurs, dit *Cassius* (Traité de Clinique externe, t. 1.er). *Volta* et *Humbolt* ont guéri plusieurs amauroses par l'action de la pile.

La mutité, causée par la paralysie des muscles de la langue, ou par la contraction spasmodique des organes de la voix chez les hystériques, a cédé à l'électricité. Le grand avantage de ce moyen, c'est qu'il a été souvent couronné de succès dans des cas où les accidens duraient depuis fort long-temps, tandis que tous les autres n'ont d'action que lors de l'invasion de cette terrible affection.

On a vu des paralysies qui avaient résisté à tous les moyens qu'on avait pu tenter, céder à de fortes secousses morales. Les mauvais traitemens ont rendu le mouvement à quelques paralytiques. *Bartholin* nous transmet un fait, à ce sujet, des plus singuliers : « Un « paralytique souffrait mille mauvais traitemens de sa femme; il fut « un jour si transporté de colère, que sa langue se délia, et qu'il « eut la force de l'accabler d'injures. » La peur a été souvent très-efficace dans les mêmes circonstances. En 1772, on a vu des paralytiques, gissant dans leurs lits depuis long-temps, fuir l'Hôtel-Dieu en flammes. *Valériola* rapporte l'histoire d'un paralytique

d'Arles à qui la frayeur que lui inspira l'embrasement de sa maison, rendit assez de force pour se sauver chez ses voisins. *Cassius* cite l'observation d'un paralysé qui fut exposé sur la voie publique pour assister à la procession du Saint-Sacrement. « L'affluence du peuple était telle, dit ce médecin, que la frayeur s'empara du malade, qu'il se leva de dessus son matelas pour s'échapper de la foule et gagner une boutique. La crainte dissipée, la faculté de mouvoir disparut aussi; mais, dans d'autres cas, on voit la paralysie enlevée sans retour. » (*Cassius*, Cliniq. ext., t. 1^er^.) Les autres grandes passions peuvent agir avec presque autant d'efficacité.

Les maladies entretenues par les virus psoriques ou herpétiques ne réclament pas du tout la perturbation ; elle pourrait causer des répercussions fâcheuses. J'ai recueilli l'observation d'une métastase causée par un bain froid que prit un jeune galeux; l'éruption psorique disparut subitement ; l'enfant ressentit une douleur sourde et profonde à la hanche et au genou droit. Il entra à la Charité, et succomba six mois après à une carie de la cavité cotiloïde de ce côté.

Quelques praticiens ont conseillé un moyen perturbateur contre la siphilis ; il consiste dans la cautérisation des ulcères primitifs, s'il en apparaît, ou dans l'emploi de moyens révulsifs si la maladie a débuté par un écoulement. Je crois ces moyens très-dangereux, regardant les ulcères vénériens ou les écoulemens siphilitiques comme symptômes consécutifs à l'absorption du virus, et non comme maladies purement locales.

Dans la rage déclarée, faute de spécifique connu, nous avons encore recours à la perturbation. Les anciens ont préconisé contre cette horrible maladie les bains de mer et la submersion prolongée jusqu'à l'asphyxie ; on a depuis essayé, sans compter de plus nombreux succès, les grandes et fréquentes saignées. Nous ne possédons pas d'observation bien authentique de succés d'aucune méthode dans cette affreuse maladie, lorsqu'elle a déployé toute sa force; des cas nombreux de gens guéris de la peur qu'elle inspire par de fortes per-

turbations ou physiques ou morales, abondent dans tous les traités de cette affection. Je m'abstiendrai de les répéter ici.

La perturbation pourrait s'opposer avec succès au développement des tissus contre nature, et à la dégénérescence du tissu propre des organes affectés. Les moyens nous manquent encore. Espérons que, quand l'anatomie pathologique, aidée de l'observation, aura pu rattacher des symptômes certains aux lésions de tissu des organes internes, de savans praticiens tenteront des perturbations internes, capables de changer le mode de nutrition; et que, pour la phthisie, le carreau, les scrophules, et toutes les maladies où l'on doit craindre le développement de tubercules, ainsi que pour toutes les dégénérescences organiques internes, tels que le ramollissement, le cancer, la cataracte, etc., nous possèderons un jour des moyens de réprimer une nutrition pervertie.

Quand ces sortes d'affections attaquent des organes extérieurs, la perturbation locale réussit souvent : ainsi, dans les ulcères cancéreux, les développemens de tissus accidentels, les caries, etc., la cautérisation actuelle ou potentielle, les ventouses, les douches, produisent de très-bons effets; mais c'est de bonne heure qu'il faut recourir à ces moyens de répression : si l'on tarde, une diathèse générale se manifeste; et si on les tente alors, des récidives, des répullulations viennent hâter la mort des malades.

La perturbation a encore servi très-avantageusement dans les hydropisies : quand tous les moyens rationnels sont épuisés, quand le malade est désespéré des meilleurs praticiens, on voit souvent un empirique, armé d'un purgatif drastique, oser attaquer une affection aussi grave, et réussir assez fréquemment.

Dans les apoplexies la perturbation est héroïque; aussi l'employons-nous toujours dans ces circonstances; et, soit qu'une prompte et grande perte de sang, ou une forte et vive action, portée sur d'autres organes que le cerveau, arrête et suspende l'afflux du sang vers la tête, c'est toujours par un trouble général qu'on atteint ce but.

La perturbation triomphe encore des hémorrhagies; qu'elles soient

accidentelles ou spontanées, actives ou passives, elles cèdent presque toujours sous l'influence de cette action. En effet, l'hémorrhagie est-elle due à un affaiblissement général, ou à un état de débilité de l'organe qui laisse écouler un sang pâle par les capillaires relâchés ; les moyens efficaces, l'eau froide, les toniques, les astringens ont une action perturbatrice qui change l'état général, ou modifie le mode de vitalité de l'organe affecté. L'hémorrhagie tient-elle à un état contraire ; la pléthore générale en est-elle la cause, ou une surabondance de vie, une concentration d'action vitale appellent-elles le sang vers un organe d'où il s'échappe par regorgement, si je puis m'exprimer ainsi ; les saignées générales, les topiques répercussifs, les syncopes modifient encore à la manière des moyens de perturbations. ou l'économie toute entière, ou l'organe siége de ce stimulus. L'hémorrhagie est-elle accidentelle, ou, pour mieux dire, l'effet et la suite d'une blessure des vaisseaux sanguins, ou d'une opération pratiquée sur eux ; la perturbation morale, les syncopes, les passions tristes agissent d'une manière incontestable. Un grand chirurgien, connaissant toute la valeur de ces moyens, en usa avec la plus grande habileté. Après l'opération de la taille, dans un cas d'hémorrhagie foudroyante que rien n'avait pu arrêter, et qui laissait le malade dans le plus grand péril, il s'approcha de son lit et lui apprit brusquement qu'il n'avait plus qu'une heure à lui pour mettre ordre à ses affaires. La frayeur de ce malheureux fut telle, elle produisit une la secousse si profonde, que l'hémorrhagie s'arrêta, et qu'elle céda ensuite au tamponnement qui n'avait pu rien faire auparavant.

Dans les maladies qui consistent dans une perversion de sécrétions ou de sensations, comme la chlorose, le diabète, les règles détournées dont le flux périodique se porte à des couloirs insolites, comme la muqueuse gastrique, la pituitaire, la peau, etc. ; dans les perversions de sensations que présentent fréquemment les cataleptiques, les hystériques, certains maniaques ; les ressources que nous offre la médecine rationnelle étant souvent insuffisantes, ne pourrait-on pas tenter quelques moyens de perturbation ?

Dans les avortemens habituels, qui résistent presque toujours à tous les moyens ordinaires hygiéniques et thérapeutiques, ne pourrait-on pas provoquer une heureuse perturbation, lors de l'époque à redouter, par des saignées réservées, et des moyens propres à détourner de l'utérus cette disposition à se contracter prématurément, et à se débarrasser, avant le terme, du produit de la conception? Ne pourrait-on point, par des secousses morales capables d'effacer de l'esprit de la femme la crainte d'une fausse couche, et l'idée fixe qu'elle en conserve, lui faire oublier l'instant où elle peut le plus craindre cet accident, et assurer par-là, la fin de la gestation?

Nous devons encore suivre l'effet de la perturbation chez l'homme sain. Dans quelques circonstances qui ne sont cependant pas morbides, qui ne constituent pas un état de maladie, elle peut être ou dangereuse ou utile.

Dans la grossesse, on doit préserver la femme de toutes sortes de secousses, soit physiques, soit morales : elles pourraient suffire pour déterminer l'avortement; et, en outre, *Van-Helmont* pense qu'à la perturbation doit être attribuée la production des monstres. (*Ortus imag. morbosœ*, p. 554.)

La digestion peut encore être suspendue d'une manière fâcheuse par un trouble quelconque. La sueur arrêtée subitement par une action perturbatrice peut devenir la cause de beaucoup d'affections graves. S'il est des cas où l'homme sain doive surtout craindre toute espèce de perturbation; dans d'autres circonstances qui ne sont pas plus morbides, elle peut le servir avantageusement.

L'état d'ivresse cesse et disparaît instantanément sous l'influence de l'action perturbatrice de l'ammoniaque pris à l'intérieur; on en a fait déjà plusieurs fois l'expérience.

La stérilité, dit *Cassius*, a quelquefois disparu à l'aide de l'électricité.

La colère, cette passion dont les accès produisent souvent les accidens les plus graves, cède encore à ces moyens; un verre d'eau froide jeté inopinément suffit souvent pour calmer l'accès, et préve-

nir tous les maux qui en peuvent résulter, tels que les convulsions, le délire, les hernies et le goître.

Tracer l'historique de la méthode perturbatrice, définir l'action des moyens qu'elle met en usage, classer et énumérer ces moyens, désigner les cas où ils peuvent être utiles ou dangereux, donner des observations exactes relatives à leur emploi, tel est le but que je me suis proposé, et que je suis loin d'avoir atteint; trop heureux si mes juges daignent jeter sur cette faible ébauche un regard d'indulgence, et si ce qu'elle laisse à désirer inspire à un autre l'envie de remplir la lacune que présente, dans la science, l'histoire de cette méthode.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad extremos morbos extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1 *aph.* 6.

II.

Epilepticis pueris, mutationes, maximè ætatis, et regionum et vitæ, liberationem faciunt. *Sect.* 2, *aph.* 45.

III.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Sect.* 5, *aph.* 50.

IV.

Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeant, fœtum sanum esse, impossibile. *Ibid.*, *aph.* 60.

V.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum : intsù vero foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

VI.

A sanguinis sputo, puris sputum, malum. *Sect.* 7, *aph.* 15.